L'ABEILLE.

PAR BULLITT, BULLEN & MAGNE
No 81 RUE GRAMMES.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI MATIN, 15 MAI 1839.

POUR PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY.

Nommé à la décision d'une Convention Nationale

CAUSES DE LA CRISE DE 1839.

Deux années entières se sont écoulées depuis qu'une terrible crise commerciale, faisant suite à une ère profonde paix, est venue arrêter notre marche rapide vers la conquête pacifique d'un monde nouveau. Depuis deux années nous nous débattons péniblement sous le poids de ses désastreux effets sans qu'on ait encore cherché sérieusement à indentifier aux causes qui ont amené ce fléau social. Ce n'est pas que la presse soit demeurée muette sur cette importante question; mais en général une sorte d'esprit systématique a trop dominé ses discussions et l'on a cédé trop souvent, pour observer, au point de vue étroit de parti pour qu'il fut possible d'obtenir une appréciation équitable de nos maux et de leur origine. Quelques hommes supérieurs, il est vrai, ont saisi ce sujet des vues d'une grande justesse, mais jusqu'à ce jour ils étaient par le besoin de consacrer toute leur énergie au soulagement de la communauté en détresse, ils n'ont pu donner alors à leurs opinions le développement qu'elles comportaient.

Cependant il est urgent de compléter cet examen parce qu'il est évident que la connaissance précise de la nature du mal doit seule déterminer le remède à y apporter et indiquer les mesures à prendre pour en éviter le retour à l'avenir.

Pour faire consciencieusement le travail auquel nous allons nous livrer, nous n'hésiterons pas à mettre à contribution toutes les opinions émises jusqu'à ce jour sur la question qui nous occupe pour en prendre ce qui nous paraîtra vrai; ayant bien moins pour but de faire une œuvre originale qu'une œuvre utile.

S'il est maintenant une vérité triviale, c'est que les Etats Unis d'Amérique doivent leur immense, leur inconcevable prospérité aux institutions de crédit. C'est avec le crédit et par le crédit qu'ils ont accompli des merveilleuses prodiges de création et qu'ils ont pu, de faibles colonies qu'ils étaient il y a seulement un demi siècle, se placer au niveau des plus puissantes nations de l'ancien monde. Et comment en effet aurait-ils pu, en si peu de temps, défricher et peupler un continent sans faire usage de l'immense levier du crédit? Car les capitaux ne sont et ne peuvent être que les fruits accumulés du travail et comme un peuple ne saurait avoir que bien peu ou point de capitaux, il lui faut de toute nécessité, s'il veut l'avancer, avoir recours au crédit qui s'en peut y suppléer.

Cette idée de la nécessité du crédit paraît avoir été comprise dès le principe par les américains, ou plutôt c'est une croyance dont ils ont hérité de leurs ancêtres les Anglais.

Essentiellement décentralisateurs, disséminés sur une vaste étendue de territoire, appartenant à des corporations différentes qu'aucun lien ne rattache l'une à l'autre, les Américains ont dû avoir dès le principe une ou plusieurs banques dans chaque localité. Mais dès la formation de la fédération on sentit le besoin de créer une banque centrale pour servir de lien entre toutes les autres banques; parce qu'il est évident que le crédit, pour agir avec une certaine efficacité, doit être convenablement organisé. A l'expiration de la charte en 1811, des scrupules, pour ne pas dire des jalousies ultra démocratiques, lui en firent refuser le renouvellement; et deux ans après toutes les banques locales avaient suspendu leurs paiements en espèces. On n'attribua exclusivement cette suspension à la guerre avec l'Angleterre, et certes cette guerre peut bien avoir eu dans cet événement sa part d'influence; mais la cause première de la suspension fut incontestablement la disparition de la banque nationale. Ce qui le prouve, c'est qu'après la paix on ne put en venir à une reprise de paiements en espèces qu'en créant une nouvelle banque nationale en 1816. Cette banque commença ses opérations le 1er janvier 1817, et dans l'espace de quelques mois les banques locales purent répondre aux paiements en espèces.

Après quelques années données à la liquidation du passé, commença pour le pays une ère de prospérité inouïe, laquelle ne s'est terminée qu'en 1836 avec l'institution qui l'avait produite. On a vu en effet, que depuis 1819 (bien le léger contre-coup de la crise anglaise en 1825—1826), le pays a rapidement avancé dans la voie du progrès puisqu'il a, en moins de 20 ans qu'a duré la banque, éteint sa dette et accumulé des excédants considérables.

Les choses étaient dans cette situation brillante lorsque le veto du Président vint, en 1832, empêcher le renouvellement de la charte de la Banque des Etats-Unis.

Il est incontestable que ce refus du Président d'approuver le renouvellement de la charte de la Banque est une des causes prochaines de la crise de 1837; car la crise n'eut point eu lieu si la Banque des Etats-Unis eut existé.

Cependant le blâme ne doit pas peser exclusivement sur le Président; le congrès doit aussi en porter sa part parce que si le congrès avait tenu compte de l'opinion des hommes les plus compétents en ces matières, il aurait modifié l'ancienne charte de la Banque de manière à y introduire les ameliorations indiquées par quarante ans d'expérience, et la nouvelle charte ainsi amendée eut obtenu la sanction du Président. Ce fait remort évidemment du message même motivant le veto. " Je ne m'oppose pas en principe, disait le Président, à l'établissement d'une banque nationale; mais je pense que la Banque actuelle ne peut être maintenue sans modifications."

Cette opinion du Président Jackson était sage et juste et se trouve maintenant sanctionnée par les hommes les plus éminents de l'ancien et du nouveau monde. Il est donc déplorable que le congrès n'ait pas alors agi en conséquence et introduit dans sa nouvelle charte les modifications commandées par l'expérience, parce que nous n'aurions pas maintenant à déplorer tant de maux.

L'honorable caractère du Président Jackson ne permet pas de douter de la sincérité de sa déclaration; mais il est permis de croire que c'était bien moins l'impression d'un besoin de réforme dans la charte de la banque qui déterminait l'opposition de son veto, qu'un sentiment d'hostilité contre l'institution elle-même ou contre son président, car ce sentiment hostile se révélait très lors non seulement dans les déclamations des organes du pouvoir, mais dans le retrait des dépôts du gouvernement, opéré en 1833.

Ici, il faut le dire, la conduite du Président fut sans excuse, et comme le déclara le sénat, CONTRAIRE A LA CONSTITUTION ET AUX LOIS.

(A continuer.)

Le bateau à vapeur Columbia est arrivé hier en 25 heures de Galveston; il nous a apporté nos journaux de cette ville jusqu'au 12 mai. Le 7, la frégate française la Néréide de 64 canons, le bateau à vapeur Phaëton, et le brick Crusader de 18 canons étaient arrivés en dehors du Brasos; le 10 ces navires étaient à l'ancre en dehors du port. L'Amiral Baudin était débarqué à Velasco et s'était rendu à Houston par terre. Les salets d'usage ont été échangés entre les vaisseaux français et le bateau à vapeur texien Zavala, le fort et le chantier de la Marine. Le président et plusieurs personnes notables de la ville de Galveston étaient allés visiter les officiers français, qui ont eu des habitans de Galveston l'accueil le plus bienveillant. Les officiers du bateau à vapeur Zavala s'étaient rendus les premiers à bord de la frégate la Néréide, les officiers français leur rendirent leur visite et furent reçus par des *hourras unanimes*.

COUR CRIMINELLE.

Séance de Mardi, 14 Mai.

C'est hier que la cour criminelle a jugé l'affaire de Marin Bonnaud, mulâtre, accusé d'assassinat sur la personne de Antoine Marcou. Nous regrettons que l'heure avancée à laquelle la cour a fini de siéger nous ait mis dans l'impossibilité de publier au long cette séance; nous nous bornerons donc pour aujourd'hui à en donner un résumé. La défense de Bonnaud était présentée par MM. P. Soulé et Armand Pillié; après l'audition des témoins et des plaidoyers des défenseurs la cour a suspendu la séance, et l'a reprise quatre heures un quart. L'avocat général a pris la parole et a soutenu l'accusation. A sept heures et demie le jury s'est retiré dans la chambre des délibérations et en est resorti à huit heures, rapportant un verdict de culpabilité contre l'accusé. Bonnaud a écouté le rapport du jury avec calme. La cour s'est ajournée à demain, Jeudi, à 10 heures du matin.

COUR SUPREME.

Une cause fort intéressante s'est présentée avant-hier devant la Cour Suprême.

La Banque de l'Atchafalaya ayant attaqué en justice quelques débiteurs, postérieurement et plus de 90 jours après sa suspension de paiements en espèces, les débiteurs ont soutenu que la Banque ayant forfait à sa charte par le seul fait d'avoir suspendu ses paiements en espèces, cette institution n'avait plus d'existance comme corporation, et n'avait conséquemment aucune qualité pour ester en justice.

Le juge de la Cour du 1er. District, adoptant ces moyens, avait déclaré non-admissible la réclamation de la Banque.

En appel, la Cour Suprême a décidé que malgré la nullité de la charte d'une Banque qui porte " qu'en cas de suspension de paiements en espèces de plus de 90 jours, la charte est *ipso facto* nulle et non avenue " la Banque n'en conservait pas moins son existence légale comme corporation et peut par conséquent rester en justice comme auparavant jusqu'à ce que l'Etat dont elle est pourvoyeur pour faire annuller sa charte. L'honorable juge Mary était d'opinion que l'Etat ayant dernièrement relevé toutes les Banques de leurs obligations qu'elles pourraient avoir encourues en conséquence de leur suspension, il n'y avait pas lieu d'examiner la question au fond.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

6 mai 1839.

Plusieurs paquets sont arrivés hier et aujourd'hui à Liverpool. Le South America a apporté des journaux de Londres jusqu'au 7 avril, c'est-à-dire deux jours plus récents que ceux que nous avions déjà reçus. Les nouvelles que nous a apportées le Sud n'ont rien de bien satisfaisant. Le marché monétaire y reste incertain. Beaucoup plus de demandes d'argent ont été faites à la banque. L'état de la situation trimestrielle de cette institution était attendu et attristé, et sa publication n'a point enlevé les appréhensions qu'avait le commerce à ce sujet.

Il paraît que depuis le 8 janvier jusqu'au 2 avril, il y a augmenté sa circulation d'environ TROIS MILLE MILLE livres, tandis que son [illegible] d'argent est diminué d'environ DIX-HUIT MILLIONS

[illegible] Les dépêches ne sont [illegible] QUATRE MILLIONS, et que [illegible] ont été saisies à Liverpool [illegible] était contre le payer en [illegible] Espagne [illegible] tion des grains et farines. Le coton [illegible] et avait baissé de 1/16 d'un cent. C'est des affaires monétaires [illegible] bientôt sur les transactions, [illegible] que les nouvelles reçues sont défavorables à notre commerce et que la tendance à la baisse qui s'est manifestée en Angleterre sera sensiblement ressentie ici, à moins que le mauvais effet qu'elle [illegible] ne soit paralysé par des avis contraires dans un jour ou deux.

L'on attend aujourd'hui le bateau-à-vapeur *Liverpool*, qui a dû partir le 20. Il tiendra cette heure ouverte jusqu'au dîner moment, avant la fermeture de la poste, pour nous faire part de son arrivée. Les [illegible] il est généralement question que le Liverpool [illegible] ait apporté la nouvelle d'une hausse aux Etats-Unis, en attendant rien ne se fait ici, avant dernier prix, en attendant rien ne se fait ici, faires et nous restreint probablement dans cet état, jusqu'à son arrivée.

Un négociant allemand a été arrêté hier et mis en prison, pour avoir contrefait la signature de George Davis, député collecteur des jermis de la douane. Il n'y a aucun doute sur la vérité de l'accusation.

Toutes les sortes de fonds ont été très difficiles aujourd'hui et une baisse s'est fait sentir dans les prix de quelques actions. La chemin de fer de Boston et Etats-Unis de 115 3-4 à 116, difficiles, mais ces sortes ont eux des ventes.

Jerrie Davis, l'un des pirates du Bragansa, s'est suicidé dans sa prison; déjà nous avons fait connaître la mort de son co-accusé *Joseph Verbrutzen*.

Une nouvelle Mississippi, capitaine Davis, de la Nouvelle-Orléans, est au bas de la rivière.

Il est 3 heures et demie, le Liverpool n'est pas arrivé.

Marsan et Raimond du navire l'Alexandre, qui avaient été arrêtés à N.-York, ont été jugés à Brest et condamnés à la peine de mort.

Nous lisons dans la gazette de Pensacola du 11 mai: Il est désormais impossible de conserver l'espoir que le général Macomb mène à une bonne fin la guerre entreprise contre les Séminoles. La lieutenant Reynolds qui a passé dans cette ville la semaine dernière à son retour de Tampa Bay, a rapporté que le chef des Sauvages sur les bonnes offres duquel le général Macomb comptait, a non seulement refusé d'entrer en négociation, mais qu'encore il s'est retiré avec son parti dans les bois.

(*Communiqué.*)

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR L'ETUDE DE LA MUSIQUE.

Dans un moment où le progrès de la musique se développe et où nous avons sous les yeux, dans l'appréciation si pleine de tact du nouveau chef-d'œuvre exécuté depuis peu de jours sur notre théâtre, une nouvelle preuve du sentiment musical qui anime la population de notre ville, nous croyons devoir dire quelques mots sur la nécessité de livrer de plus en plus les jeunes gens à l'étude de cet art, qui offre tant de charmes dans les loisirs de la vie et qui influe si puissamment sur les habitudes de ceux qui le cultivent.

Déjà l'étude du piano, consacrée comme une des branches de l'éducation des demoiselles, a formé, sous la direction des professeurs habiles que nous possédons, des talents très distingués; mais jusqu'à présent peu de jeunes gens ont fait choix de cet instrument. Cependant, s'il est vrai de dire que la musique procure de vives jouissances à ceux qui jouent d'un instrument quelconque, combien cela ne l'est-il pas bien plus pour ceux qui connaissent le piano, cet instrument du compositeur, dont les ressources reproduisent avec la mélodie, les combinaisons et la richesse de l'harmonie. Non seulement par ce motif, mais encore parce beaucoup d'autres non moins considérations aussi plus élevées, nous desirerions voir un plus grand nombre de jeunes gens s'adonner à cette étude. Le piano retient et captive l'élève dans l'intérieur de sa maison et au milieu de sa famille, il produit dans l'exécution des effets d'ensemble qui ont obligé de chercher au dehors les charmes de l'union des instrumentistes; lorsqu'on cultive un autre instrument, plus tard, lorsque le succès a couronné le travail, le piano procure au jeune homme qui a acquis quelque talent les facilités de produire dans le monde avec avantage et la certitude d'y être toujours accueilli avec faveur; tandis que malheureusement de l'exécution sur cet instrument, le chant et la danse réclament constamment son emploi. Que de mauvaises habitudes, que de fréquentations vicieuses évitera le jeune homme auquel ses parents prépareront un si puissant moyen de distraction agréables, de succès et de ressources contre l'ennui et les dangereux autres, en lui faisant connaître quelques heures chaque jour à une étude qui est plus qu'un plaisir.

En parlant des beaux talents qui se font remarquer sur le piano parmi les dames de notre ville nous aurions dû dès le début signaler les nombreux succès sur un autre instrument si beau par lui-même, plus qu'en aucune des mains d'une femme dont il fait ressortir toutes les grâces et si admirable par la richesse et la suavité des sons: nous voulons parler de la harpe. Pourquoi l'étude à en est-elle jus plus suivie lorsque tout se réunit pour recommander ce bel instrument, et si les habiles maîtres ont su diriger si haut les talents du piano, n'en est il pas de même pour le succès des élèves pour la harpe qui prendraient les leçons de la harpiste distinguée qui dirige avec tant de talent depuis plusieurs années les classes musicales d'un grand nombre de jeunes personnes, qui, pour quelques leçons, ont fait leur travail au piano? Pourquoi ne pas ménager pour l'avenir des demoiselles le moyen de varier leurs talents? Et surtout alors que l'étude du piano tome chaque jour tant de sujets brillants. La tâche de ceux qui les ont pris en est-elle pas de plus en plus difficile pour se faire distinguer et pourquoi ne pas adopter un instrument qui réunit tant de beautés et n'exige pas au moins le degré la perfection qui est aujourd'hui requise pour se faire écouter sur le piano! Nous ne voyons aucune raison sérieuse à cet abandon de la harpe, car si, d'un côté, l'habileté des maîtres ne nous manque pas, les instruments se sont aussi admirablement perfectionnés depuis peu d'années par les soins des grands facteurs de Paris tels que Pleyel Erard & cie. et déformais ils sont assurés de cette continuelle rupture des cordes et de ce défaut de durée dans le tenue de l'accord qui faisait naître le découragement des harpistes. Le nombre de ceux à Paris comme à Londres, se retirer cet instrument de l'oubli où il semblait près de tomber, m'on en juge par l'empressement du monde fashionable à suivre les cours ouverts dans la dernière de ces villes par le célèbre Labarre et les leçons particulières qu'il donne dans les cercles de la société la plus élevée de Paris. Du reste, l'inépuisable auteur des plus belles études qui aient été composées pour la harpe.

Nous n'avons pu indiquer qu'une partie des considérations qui nous paraissent devoir nous ramener à occuper, mais nous les livrons avec confiance au public qui devra en apprécier le mérite, plutôt en raison de notre intention, que de ce que nous en avons dit. Les bornes qu'il nous nous sommes imposées ne nous permettant pas de donner plus de développement à nos réflexions.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 11 février.

M. Biot a lu dans la dernière séance un mémoire fait intéressant sur lequel nous devons revenir; il s'agit en effet d'une question très curieuse à la portée et surtout physicien appliqué une méthode très ingénieuse.

Quelle est la hauteur de l'atmosphère qui enveloppe le globe, et y a-t-il un moyen de déterminer la limite supérieure de l'immense couche d'air que nous respirons et dans laquelle nous sommes placés? Tel est le problème de physique générale sur laquelle la science possède encore peu de données, et dont la solution complète paraît jusqu'ici presque hors de notre portée; on va voir comment on peut arriver à mesurer l'épaisseur de notre atmosphère, en observant les phénomènes produits dans les couches d'air par lesquels les rayons lumineux émanés du soleil et traversant ces couches après le lever de cet astre. Pour faire comprendre aux personnes tout à fait étrangères à la physique l'emploi de ce moyen de l'analyse d'une semblable question, nous nous serviront d'un exemple très inexact sans doute, mais qui nous semble propre à faire entendre comment il est possible de déterminer la hauteur de l'atmosphère en considérant la marche des rayons lumineux après le coucher du soleil, et les phénomènes optiques qu'ils produisent dans l'air.

Un observateur placé au sommet d'une haute montagne, dont le sommet est encore frappé par les rayons, lorsque la plaine est déjà dans l'ombre, pourra, connaissant le mouvement de la terre et le temps depuis lequel le soleil s'est plongé derrière l'horizon calculer l'élévation de cette montagne; il est clair que le calcul se réduira à comparer la vitesse de l'ombre au temps qu'il lui faudra pour en atteindre le sommet; c'est absolument comme s'il s'agissait de déterminer la hauteur par le temps qu'un homme toujours du même pas mettrait à la gravir; il serait connu, mettrait à arriver du pied de la montagne au pas ou à son plateau le plus élevé.

Supposons maintenant que les rayons lumineux éprouvent des modifications particulières appréciables et ponctuant les différentes couches d'air, qu'ils soit ou plus ou moins brisés, plus ou moins réfléchis dans une direction quand ils les traversent obliquement, et vous sentirez qu'il y aura dans l'observation de ces phénomènes un moyen de déterminer approximativement le point où finissent ces couches d'air et où commence l'espace infini. Cette élévation des rayons lumineux, cette réflexion, comme on dit en physique, cette réflexion tantôt les fois que la lumière passe d'un milieu moins dense dans un milieu plus dense sous un certain angle, comme par exemple de l'air dans l'eau, ou de l'espèce vide qui nous sépare des astres dans notre atmosphère. C'est cette propriété de la lumière qui nous fait apercevoir le bâton à demi plongé dans l'eau, et cet autre grand phénomène auquel nous devons de voir le soleil avant qu'il ne soit réellement élevé au-dessus de l'horizon et de le voir quelque temps après qu'il a est abaissé au-dessous du cachant; les rayons partant de cet astre subissent en effet une déviation en pénétrant obliquement dans notre atmosphère; ils s'infléchissent et se courbent de manière à venir frapper notre œil, quoique le point d'où ils partent soit réellement plus au-dessous de la ligne de l'horizon qui de droit nous le cacher.

C'est donc dans l'observation des phénomènes optiques de la réfraction et de polarisation des rayons lumineux projetés par le soleil après son coucher, à travers les couches de l'atmosphère, que M. Biot a puisé l'ingénieuse et savante méthode à l'aide de laquelle il essaie de déterminer la limite supérieure de l'élévation que l'atmosphère terrestre ne peut pas dépasser. La première partie de son travail est presque toute historique; elle consiste dans l'exposition des recherches physiques d'après lesquels on avait cherché jusqu'ici cherché à évaluer cette limite. Un de ces caractères était la durée des crépuscules. Mais elle avait toujours été considérée et une manière inexacte, excepté par M. Lambert, dans un mémoire auquel personne n'avait fait attention. M. Biot prétend en mesure, et il dit que les incertitudes dont l'auteur a fait usage, il montre comment on pourrait aider leur application et la rendre certaine, en y joignant les indications tirées de la polarisation de la lumière dans les couches aériennes plus nombreuses que M. Arago a découvert et que M. Biot a constaté souvent d'après lui, tant avec son appareil à nuages colorés, qu'avec l'appareil à réfractions croisées de M. Savart, donnant les directions de sa polarisation si nettement et si facilement, à l'aide de ces deux sortes d'indications réunies, la durée ainsi que le mouvement des crépuscules et de la polarisation, nous trent comment on peut espérer d'arriver à découvrir une limite inférieure de la hauteur de l'atmosphère.

Cette qu'il trouve est une limite supérieure. Mais les preuves sur lesquelles elle est fondée, quoique très simples et déjà établies par les phénomènes sur lesquels il les fonde, peuvent recevoir une confirmation nouvelle des observations barométriques faites par M. Boussingault à l'équateur. M. Biot n'occupe cependant de ces calculs qu'il vent joindre à la seconde partie de son mémoire.

VARIÉTÉS.

LA REINE D'UN JOUR.

Un des caractères saillans de notre époque, c'est d'avoir tout morcelé; les fractions triomphent et régnent partout; la division du sol a fait pénétrer jusqu'au sein de propriétaires, et nous a donné ainsi la monarchie de grands seigneurs d'autrefois; il en est de même à peu près de toutes choses dans le temps où nous sommes. La société est arrivée à cet étrange progrès qu'un homme seul ne suffit plus à rien; cette impuissance a fait la fortune du principe de philosophie, le philanthrope, d'économie et de politique, appelé *association*. Il faut en la place pour tout le monde, voilà pourquoi cinq ou six personnes se mettent souvent à la même place.

On a beaucoup critiqué les collaborations dramatiques; mais où la collaboration ne s'est-elle pas glissée jusqu'à hier? Par exemple, combien passeriez-vous pour l'agent de change à Paris? Plusieurs centaines, peut-être plusieurs centaines de fractions d'agens de change, mais peut-être pas un seul individu possédant un agent de change entier et sans partage.

Dernièrement, dans une famille [illegible] dotée de ce utile bien, [illegible] à une de ses amies, femme [illegible] Eh! mais, répondit l'autre, un agent de change est entier! Prends gardé à ce que vous dites là, car on pourrait vous prendre pour le femme aux deux maris.

Il est dire en pareil cas: —J'épouse un quart ou un huitième d'agent de change. C'est plus vrai et plus moral. La division est la première règle que pratiquent les régents de la bourse: ce qui n'empêche pas les autres règles, telles que la soustraction, la publicité, etc., d'être très florissantes dans le monde financier.

Pourquoi donc un seul individu ne serait-il pas agent de change? Rien de plus simple. Une charge coûte un million; et quelqu'un plus, or, un homme assez riche pour acheter une charge à lui seul ne se fait pas agent de change: il aime mieux se lancer plus haut ou vivre de ses rentes. Cela n'est-il pas facile à comprendre? Il en est de même pour le vaudevilliste; un homme assez spiritoel pour faire seul des vaudevilles emploie mieux les richesses de son esprit.

Un a beaucoup écrit sur les collaborations littéraires, mais on n'aura jamais épuisé ce sujet fécond. Les inventeurs de nos contemporains révéleront à la postérité une foule d'anecdotes que l'on ne publie pas de nos jours, parce qu'elles intéressent des auteurs vivans. Cependant, la chronique du temps en temps consumitre une indiscrétion en dégaisant les noms des personnages. Ainsi, nous nous contenterons de désigner par la lettre X....., qui de temps immémorial a le privilège de représenter l'inconnu, un jeune agrégé à la carrière d'auteur dramatique, qu'il avait d'un [illegible] pour arriver au théâtre.

A l'époque où se passait l'aventure, les abords de la scène étaient hérissés de difficultés pour l'auteur novice. On ne recevait jamais directement l'écrivain qui n'était encore qu'à son début, et les vaudevillistes écartaient soigneusement les aspirans qui en présentaient dans leur domaine. Les choses ont bien changé depuis dix ans! Après bien des tentatives infructueuses, après avoir été pollinéi écondut par quelques hauts et puissans auteurs qui l'avaient longtemps leurré de belles promesses, le jeune X..... commença à désespérer de son avenir dramatique, lorsqu'un jour il entendit raconter une anecdote très curieuse et qu'il ne connaissait pas: c'était l'histoire de Molé, ou de Baron, mystifié par un pauvre auteur. Je ferai un vaudeville avec cela, s'écria X..... Le vaudeville a déjà été fait, lui répondit-on.—Pas comme je l'entends, reprit-il.

Le lendemain, X....., un rouleau de papier à la main, se présente chez un vaudevilliste très célèbre et très affairé:

—Monsieur, lui dit-il, connaissant votre bienveillance pour les jeunes écrivains, je viens vous prier de m'accorder un patronage qui me sera bien précieux. Voici une pièce que je crois pouvoir, l'intrigue en est originale et les détails sont amusans; si vous voulez bien jeter sur l'œuvre un peu de votre poudre d'or, rien n'y manquera. C'est intitulé: *la Reine d'un jour*.

—Le titre est joli, répondit le grand auteur, laissez-moi vous lire pièce, je le lirai, revenez dans quinze jours.

Vous croyez peut-être que l'apprenti vaudevilliste fut exact à ce rendez-vous! Un autre aurait trouvé que le temps ne marchait pas assez vite au gré de ses désirs; ces quinze jours auraient paru des mois à son ardente impatience, et au terme fixé il aurait pesté de sa vive attente. Mais X avait encore un plan dont l'exécution exigeait une sage lenteur. Au bout de quatre mois seulement il écrivit à son patron qu'il s'était présenté plusieurs fois chez lui sans avoir l'avantage de le rencontrer, et qu'il désirait fort avoir des nouvelles de sa *Reine d'un jour*; le patron lui répondit.

"Monsieur, des travaux importans m'ont empêché jusqu'ici de m'occuper de votre pièce; mais je compte l'examiner dans les premiers jours de la semaine prochaine, et j'espère que votre *Reine d'un jour* aura un plus long règne au théâtre."

Les vaudevillistes veulent mettre de l'esprit partout même dans leur correspondance. X..... conserva précieusement la lettre de son futur collaborateur. La semaine suivante s'écoula comme les autres, et après avoir attendu encore quatre mois, X..... revint à la charge. Un lui demanda un nouveau délai dont il accomplaisa. Un an se passa ainsi; alors X..... prit M. de lui rendre son manuscrit. Charmé de cette réclamation, l'auteur célèbre se mit en devoir d'y satisfaire; il chercha la *Reine d'un jour* pour la restituer à son légitime propriétaire, mais il ne put la retrouver. Ce fut en vain qu'il bouleversa ses cartons, et qu'il feuilleta des masses de cahiers pour tâcher de trouver un rouleau de papier blanc: la *Reine d'un jour* avait disparu.

Il fallut bien avouer à X..... que sa pièce était perdue; celui-ci répondit froidement au célèbre auteur: Je vous ai remis un vaudeville; j'ai de vous une lettre qui fait foi du dépôt, si vous voulez le rendre pas, je porterai plainte à la commission des auteurs. Il est temps de mettre un frein à ces abus de confiance dont on se craint pas de rendre victime les jeunes gens qui débutent dans la carrière!

Ces paroles sévères s'adressaient à un homme qui avait de la probité et qui craignait le scandale: deux qualités bien rarescas ces temps-ci.

—Vous avez le droit de vous plaindre, dit l'auteur célèbre à l'auteur novice, je vous ai fait un tort grave; mais je puis le réparer, je vous remettrai à un ami, gérant. Voici une pièce qui est finie et reçue, et c'est pas la *Reine d'un jour*, il est vrai; mais c'est un vaudeville qui, je l'espère, réussira. Voulez-vous en accepter la moitié en compensation du dommage que je vous ai causé bien involontairement? Vous serez mon collaborateur, on vous nommera, et votre part sera de quelque profit égale à la mienne.

Le jeune X..... se hâta de souscrire à cette loyale proposition; quelques jours après, sa pièce fut jouée, et son nom livré aux applaudissements du public. Dès qu'un succès l'eut fait connaître, on accepta, on recherchait, on vaudevillisait, il devint banni et qu'il est aujourd'hui un des nos auteurs les plus distingués, un de ces vaudevillistes qui passent l'été dans leurs terres, et qui batissent des châteaux sur la pointe d'un couplet.

—Votre pièce est pleine d'excellentes choses, mais je le prévois, elle ne convient pas, et je vous rends votre manuscrit, avait dit Molé, ou Baron, au pauvre auteur du temps passé, et l'auteur déroutant ce manuscrit la par l'acteur lui avait montré un tabier de papier blanc. Il.....avait bien dit qu'il ferait sa première pièce avec cette anecdote. Plus tard il déclara